

Paragrapes

Jacques Brault

Volume 35, numéro 2-3, 1999

Gaston Miron : un poète dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036146ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036146ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brault, J. (1999). Paragrapes. *Études françaises*, 35(2-3), 131–133.
<https://doi.org/10.7202/036146ar>

Paragrapes

1

Mon rêve récurrent serait de passer une nuit, une seule, dans un musée de l'écriture. À la faveur de l'ombre, je regarderais en touchant et surtout j'écouterais les silences figurés. Siècles et millénaires en l'espace de quelques heures me feraient don d'une extase lente, immémoriale. Cela me guérirait enfin, je le crois, de vouloir peindre la parole telle qu'on l'entend ; illusion pleine de délices et de tourments, mais fausse représentation en définitive. Le pourquoi de l'écriture reste un abîme, même si à la source phonation et graphisme visent le même but : créer des symboles.

2

Voici que ma main presque à mon insu grave dans l'os et dans la pierre des suites de cupules ou de simples séries de traits obliques. Quel sens accorder à ces petites incisions plus ou moins équidistantes ? Marques de chasseur ou de comptable, peu importe ; un rythme élémentaire a commandé à mon épaule, mon bras, mon poignet, mes doigts, et du même influx a guidé le poinçon. J'ai fini par palper l'abstraction et par comprendre que la justesse des « blancs » mesure la justesse des signes. C'était vers trente-cinq mille, à la fin du Moustérien.

3

Telle m'apparaît, gratuite et fonctionnelle, la naissance du graphisme, orientée à l'expression du mouvement rythmique fondamental (souffle trouvé, souffle perdu) plutôt qu'à la représentation des apparences

formelles. Oui, toute écriture, passée, présente, future, est là, mythe incorporé à moi-même et où la fable et le moirage se confondent pour donner lieu à un signe indivisible. Et sans ratiociner sur la langue qui, trop chauffée de théories, en vient à se vitrifier.

4

Je pense que l'humain a dû lire avant d'écrire. Enfant, je m'amusais moi aussi à déchiffrer les empreintes laissées dans le sable, la boue, la neige. Je le fais encore, heureux primitif sous des airs de civilisé. Je n'invoquerai pas comme tant d'autres les nuages, la pluie, les vagues, les champs, les branches, les clôtures, les toits, les rues, ni les lampadaires maculant la nuit.

5

Et l'ironie est douce-amère de ne considérer ma signature que comme une trace qu'un peu de vent effacera. Les mythogrammes ne pèsent pas lourd sur la paume du temps. Tant mieux : petits paraphe d'ombre et de lumière comme en font les pierres qui tombent dans l'eau, nous frémissons juste un moment pour nous évanouir aux bords de l'absence. Sinon, quelle surcharge à la longue, quel encombrement.

6

Je vois la mort venir ainsi qu'un dessin défigure un visage. Telle l'écriture : elle abstrait ; elle déplace, elle retire, elle substitue. Et la ligne, maigreur de l'espace, droite, courbe, pleine, brisée, rend toute plate et légère, tremblante à peine, la lourde masse du corps.

7

Calligraphie : belle écriture. Pléonasme. Le Moyen Âge nous redonne le plaisir de la main en des *scriptoria* dont les noms, Tours, Corbie, Autun, sonnent dans le souvenir avec un tintement nostalgique, ainsi la cloche dans les cours d'école. J'allais retrouver la bouteille d'encre, le porte-plume, le buvard et le transparent, objets d'un culte qui ravissait mon enfance, qui l'enlevait comme un oiseau.

8

La feuille de mauvais papier où, tirant la langue, je traçais des hampes et des panses, réinventait pour mon ignorance la page gothique, la *textura*, trame d'un tissu, ma vie en perspective. Aussi étais-je fasciné par le tricot que ma mère déroulait sur ses genoux au moyen de longues aiguilles. Notre silence se peuplait d'un autre monde où rien ne signifiait pas rien.

9

Par le jeu d'une lueur de lampe, quelque traité de Kouo t'ing se profilait en silhouette au mur de la salle à manger, derrière nous, elle écrivait et moi lisant ; et tous les prestiges de la grande calligraphie investissaient soudain la pièce d'une surnature ingénue : aiguilles de pin, perles de rosée, cailloux, étincelles, oreilles de lapin, rémiges d'oiseau, ailes de cigale, dents de loup, yeux de libellule, becs d'étourneaux, glaçons de gouttière et joues de neige toutes ridées.

10

Qu'elle soit faite de traits cloutés, fléchés, ou de traits herbus, feuillus, toute écriture figurante et parlante à sa manière sait ménager et rythmer ses blancs, organiser l'espace, épouser le temps, et surtout demeurer discrète autant que doit l'être une belle et bonne typographie. À mes yeux la délectation typographique prend source dans la jouissance calligraphique.

11

L'imprimerie n'a rien gâché, au contraire ; elle aussi a contribué à rendre plus abstrait, moins narcissique, le graphisme individuel. Pour un parfait Garamond, et peut-être pour un vrai Baskerville, je donnerais ma main (la gauche...) à couper. Mais pour un Bodoni, un Didot ? À quoi bon, tout cela, les plombs mobiles qu'on alignait dans les casses, et c'était un art doublé de science, ont disparu avec la noblesse du métier.

12

La langue française ne compte que trente et quelques phonèmes ; ses musiques innombrables m'étonneront toujours. Entendre les voix distantes ou disparues, les entendre par les yeux, à travers une grille à peine matérielle, cela, l'écriture typographique me l'accorde comme un amour qui fait à la fois vivre et mourir. Cette naïveté, tenue pour passiste, continue à me donner le goût du lendemain.